C'est dans la poche

Le mensuel des petites collections qui n'ont pas peur des grandes

N° 1 - Octobre 2010



Kate Atkinson
Frédéric Beigbeder
Antoine Bello
Patrick Besson
Mathias Enard
Eric Holder
Michèle Lesbre
Vincent Message
Georges Simenon
Andrés Trapiello
Mo Yan
...

Tout un magazine électronique gratuit, rien que des livres de poche

C'est une vieille idée, ou plutôt une envie récurrente qui trouve enfin sa forme (définitive ?) : consacrer un espace rédactionnel digne de la part que représente, dans l'édition française, le livre au format de poche.

S'il faut en croire le site de *Lire en poche 2010*, une manifestation qui se tient pour la sixième fois à Gradignan (voir les actualités, page 3), il se vend cent cinquante millions de poches par an, et il en sort quatorze mille.

> Il se vend cent cinquante millions de poches par an, et il en sort quatorze mille.

Or, le plus souvent, si les journaux et les rubriques littéraires consacrent quelques articles au livre de poche, c'est en proportion réduite – pour ne pas dire ridicule. On peut comprendre : la plupart sont des rééditions, dont il a déjà été question, et pourquoi donc y revenir ?

Tout simplement parce que beaucoup de lecteurs (la majorité ?) font leur miel de ces rééditions, soit qu'ils ont manqué l'occasion de découvrir les textes au moment de leur publication originale, soit que les moyens manquent pour acquérir tout ce qu'ils auraient voulu lire.

C'est dans la poche, le magazine électronique que vous avez sous les yeux, est une production de la Bibliothèque malgache – eh ! oui ! il y a de ces détours curieux, qui s'expliqueraient si l'explication n'était trop longue.

Toujours est-il que la Bibliothèque malgache possède l'expérience de la production de livres électroniques gratuits, l'un ou l'autre pavé le signalera dans ce premier numéro.

Le choix de la gratuité, il ne faut pas le cacher, a été fait pour donner l'accès le plus facile possible à ce magazine. Sa confection nécessite une belle débauche d'énergie, une foi inébranlable, une sottise congénitale (biffez les éventuelles mentions inutiles) mais de faibles investissements financiers. Cela tombe bien, nous n'en avons guère…

Malgré ses imperfections, que nous sommes les premiers à voir (et à déplorer) et qu'il serait agréable de voir mises sur le compte du temps réduit dans lequel le travail a été réalisé, nous n'avons pas voulu miser sur la curiosité provoquée par un numéro zéro.

Donc, tout de suite dans le grand bain !

Mais en sachant très bien qu'il faudra, dès le mois prochain, augmenter la pagination pour donner de l'air à certaines rubriques sans réduire celles qui sont ici déjà à l'aise.

Par exemple, il est évident que les essais et les documents méritent une meilleure visibilité. Ce sera fait dès le numéro de novembre.

Certains domaines échappent à la compétence réduite de l'équipe rédactionnelle réduite (une personne pour l'instant). Ils ne pourront être abordés qu'avec des revenus publicitaires suffisants pour payer des collaborateurs. Plutôt après-demain que demain, probablement.

Il faudra aussi multiplier les articles, ce qui ne signifie pas les raccourcir à tout prix. Sans négliger la valeur d'une information brève, qui permet en outre à la mise en page de respirer un peu, nous publierons des articles assez longs pour dégager (espérons-nous) l'essentiel de chaque livre.

> Il faudra, dès le mois prochain, augmenter la pagination pour donner de l'air à certaines rubriques.

Nous ne sommes pas opposés à avoir de nombreux lecteurs et à accueillir leurs réactions par courrier électronique pour les publier ici. Une seule adresse pour les contacts avec *C'est dans la poche :* danslapoche@bibliothequemalgache.com.

L'aventure est lancée, à vous de la suivre pour justifier son existence dans la durée.

Ah ! Dernier vœu : penser à raccourcir cet « éditorial » dès le mois prochain, puisqu'il ne sera plus nécessaire de présenter le magazine en long et en large…

Pierre Maury

Sommaire

C'est dans la poche, n° 1, octobre 2010
Editeur responsable : Bibliothèque malgache, Lot V A 35, Ambohitantely-Andohalo, Antananarivo 101 (Madagascar) danslapoche@bibliothequemalgache.com
Rédaction : Pierre Maury
Tous les articles non signés sont de la rédaction



Le prix des lecteurs du Livre de poche

Trois lauréats pour les lecteurs, un pour les libraires, c'est le bilan du prix 2010 organisé par Le Livre de poche et annoncé le 20 septembre :

- Prix des lecteurs littérature : Ursula Hegi, *Trudi la naine*
- Prix des lecteurs policier/thriller : Philip Kerr, *La trilogie berlinoise*
- Coup de cœur des lecteurs : Mathieu Bélézi, *C'était notre terre*
- Choix des libraires : R.J. Ellory, *Seul le silence*

Antoine Bello : un monde construit sur le mensonge

Antoine Bello avait frappé fort dans *Les falsificateurs*. Le jeune Sliv, islandais, y était engagé dans une organisation secrète, le Consortium de Falsification du Réel (CFR). Mission : remodeler un certain nombre de faits, accréditer des thèses sans fondement. Raconter des histoires et y faire croire en accumulant les preuves inventées de toutes pièces. La célèbre chienne Laïka, premier être vivant à avoir été envoyé autour de la Terre, aurait ainsi été inventée par un scénariste du CFR afin de provoquer les Américains et d'accélérer leur entrée dans la course à l'espace.

Les débuts de Sliv dans la falsification du réel ont été encourageants : son premier scénario frôlait la perfection en imaginant un peuple bochiman menacé par une multinationale décidée à l'exproprier de ses terres. Le deuxième, en revanche, avait été construit d'une manière plus désinvolte et il avait fallu le talent de Lena, une collègue ambitieuse, pour empêcher une catastrophe. La légèreté de Sliv avait entraîné l'assassinat d'un fonctionnaire néo-zélandais – du moins le lui a-t-on laissé croire jusqu'au moment où il a appris que tout cela était un autre montage destiné à lui faire comprendre les risques engendrés par les défauts d'un scénario.

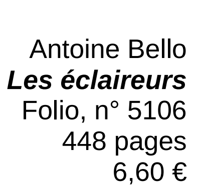
Quand commence *Les éclaireurs*, suite annoncée à la fin des *Falsificateurs*, Sliv est agent des Opérations spéciales. Il retrouve Gunnar, qui l'avait engagé, et Nina, qu'il a connue à l'université toujours prête à militer pour les bonnes causes – elle n'a pas changé.

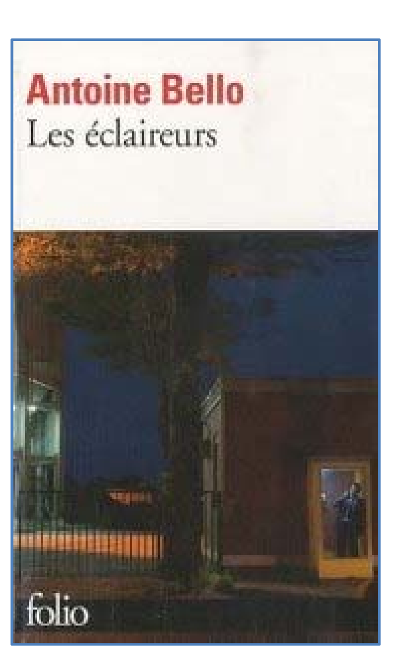
Surtout, il part au Soudan pour assister au mariage de ses amis et collègues, Magawati et Youssef. Il y découvre la montée d'un islam radical et assiste presque en direct, sur Al-Jazira, aux attentats du 11 septembre. Ils sont accueillis autour de lui avec enthousiasme. Quant à Sliv, il est dès ce moment taraudé par une question qui sera au centre de ce deuxième volume : *« le CFR portait-il une part de responsabilité dans les attaques qui avaient ensanglanté l'Amérique ? »*

Œuvrant, semble-t-il, en faveur d'un monde meilleur, le CFR utilise parfois des moyens détournés et dangereux pour favoriser une prise de conscience qui aide à la reconstruction. Ce fut le cas (selon le roman, bien sûr), dans l'Allemagne des années soixante : Andreas Baader a été désigné comme le leader de la Fraction Armée Rouge alors qu'il était *« en fait le leader d'un des groupuscules les moins structurés »*. L'adversaire connu, il ne restait qu'à l'éradiquer. Selon la même méthode, le Consortium a ensuite monté en épingle le personnage d'Oussama Ben Laden, faisant de lui le dirigeant d'Al-Qaida – nom inventé par le CFR et adopté par Ben Laden. Puis la création a dépassé ses créateurs, aboutissant au 11 septembre et à l'inquiétude morale de Sliv.

Après une parenthèse au cours de laquelle les talents du héros font merveille pour l'entrée du Timor-Oriental au sein de l'ONU, Sliv revient à sa préoccupation principale et tente de comprendre où les choses ont dérapé. Comme il le disait un jour à Youssef, leur travail est un jeu. Et ce n'est pas un jeu…

Du 11 septembre 2001 à la veille de l'entrée en guerre des États-Unis et de leurs alliés sur le territoire irakien, Antoine Bello démonte, par le truchement de Sliv, la manière dont les Américains imposent l'idée de la présence d'armes massives. Ainsi que les implications du CFR dans l'évolution de la tension internationale :


Antoine Bello
Les éclaireurs
Folio, n° 5106
448 pages
6,60 €



si son Comité exécutif reconnaît en se sabordant le rôle qu'il a joué, pourra-t-il désamorcer la crise et éviter la guerre ?
De plus en plus proche des têtes pensantes de l'organisation, Sliv réussit à percer le secret de sa création, deux cents ans plus tôt, ainsi que celui du but poursuivi. Une surprise de grande dimension, une déception. Et l'occasion d'inverser quelques propositions : *« la vérité n'est qu'un scénario parmi d'autres »*, voilà qui mérite d'être pris en considération.
Le montage époustouflant d'Antoine Bello ressemble à un thriller qui nous donnerait les clés du monde. Et une raison d'y vivre, d'y agir.

Entretien

Aviez-vous une vue d'ensemble des deux volumes quand vous avez commencé à écrire *Les falsificateurs* ?
À peu près. J'avais en tête le début des *Éclaireurs*, qui se passe au Timor-Oriental. Et je savais qu'on parlerait du 11 septembre. Mais j'ignorais qu'il serait autant question des armes de destruction massive. J'ai commencé le livre en 2000, puis je l'ai abandonné pendant plusieurs années avant de le reprendre. Au point de départ, il y avait une certitude : le Consortium de Falsification du Réel ne pouvait pas avoir de sens. Au fond, pourquoi ferait-il cela, sinon parce qu'il n'y a pas de finalité ? Ce qui est intéressant, ce sont les gens, leurs intentions. Chacun arrive avec ses raisons, ses indignations, ses projets, et cela forme un ensemble cohérent.
Le premier volume se terminait sur les mots : *À suivre*. Pas celui-ci. C'est fini ?
Ce n'est pas forcément fini. Après *Les falsificateurs*, je devais une suite à mes lecteurs et à moi-même. Maintenant, je n'ai plus l'impression de devoir une suite. S'il y en a une, ce ne sera pas dans l'immédiat. Je n'ai pas encore la matière d'un troisième tome, même si j'y pense. Il y a le personnage de Lena, dont l'avenir reste ambigu… Mais Sliv, qui me ressemble, est rendu à un point de sa vie à peu près où j'en suis moi aussi. Il faudrait maintenant que je vive d'autres choses.
Sliv vous ressemble-t-il ?
Il a la même curiosité, la même aisance intellectuelle, la même facilité à passer de la réalité à la fiction. Il a aussi ce côté compétitif que je confesse volontiers chez moi. Et son regard sur le monde est le mien : avec de l'humour, du décalage. C'est un observateur qui a beaucoup de tendresse pour ce qu'il observe. Il est à la fois rationnel et idéaliste.
Dans *Les éclaireurs*, le scénario tel que le pratiquent Sliv et les autres agents du CFR est surpassé par l'administration Bush.
Je ne voulais pas que ce deuxième livre soit un décalque du premier. Mais j'avais encore des choses à dire sur le pouvoir de démiurge du scénariste. Au Timor, Sliv réalise son chef-d'œuvre, en sept jours. C'est un parallèle avec la Genèse, et le dernier jour il déplace une montagne… Ensuite, il fait face à une falsification d'envergure mondiale montée par l'administration Bush. L'histoire du monde rejoint l'histoire de ce livre, les deux confluent. Sliv n'aurait jamais osé inventer des choses aussi énormes que les armes de destruction massive et la guerre qui suit !
C'est pourquoi il se dit que le dévoilement de la vérité est peut-être plus important que sa falsification ?
Ce sont les deux faces d'un même travail. Je voudrais insister sur un personnage qui n'apparaît pas très souvent au premier plan mais que Sliv appelle sa conscience : Nina, une militante rencontrée à l'université. On peut penser qu'elle avait à l'époque un petit béguin pour Sliv. Elle lui dit en substance : tu es un mec super, j'adorerais tomber amoureuse de toi mais, si tu te contentes de regarder le monde en observateur extérieur, en te disant que tu as tout compris, tu ne m'intéresses pas. Grâce à Nina, Sliv se rend compte qu'il y a autre chose, qu'il doit trouver un sens. Et la réponse passe forcément par elle.
Un des personnages, membre du Comité exécutif du CFR, s'appelle Pierre Ménard. Ce n'est pas un hasard… ?
En effet. C'est un hommage à Borges, qui a écrit *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*. *Fictions* est mon livre de chevet et *La bibliothèque de Babel* est pour moi le plus beau texte de la littérature. Mais je me sens tellement loin de la perfection de Borges qui, par ailleurs, n'écrivait pas des romans.

Patrick Besson sur les traces de John Le Carré

Le roman de Patrick Besson a du corps. Il lorgne du côté du roman d'espionnage et explore une région d'Afrique marquée par un génocide. Le Rwanda et son histoire récente sont en effet au cœur d'une affaire complexe. La gravité de celle-ci n'empêche pas l'écrivain de céder parfois à son goût pour les bons mots. *« Trois morts et deux enlèvements : on aurait dit le titre d'une comédie policière anglaise. »* Heureusement : certains chapitres ressemblent davantage, et sans humour cette fois, à des leçons de géopolitique assénées avec conviction par ceux qui les prononcent. Comme il y en a plusieurs dans le livre, et de différentes sources, elles pourront se révéler contradictoires. Mais, sans contradictions, y aurait-il encore des conflits puisque tout le monde serait d'accord ?

En classe affaires d'un vol Paris-Brazzaville, assis à côté d'un conseiller de présidents africains, un homme du pétrole observe une femme qu'il a reconnue avant même d'embarquer : Blandine de Kergalec, dont le nom a fait la une des journaux en 1985 pour des raisons que nous découvrirons plus tard. À son arrivée dans la capitale africaine, l'ancienne espionne est prise en filature par le narrateur des premières pages. Par désœuvrement ou dans un but précis ? Patrick Besson ne joue pas cartes sur table. Dans la nuit de Brazzaville, il se contente de pousser paresseusement quelques pièces, enjeu encore dérisoire d'une partie qui prendra de l'ampleur.

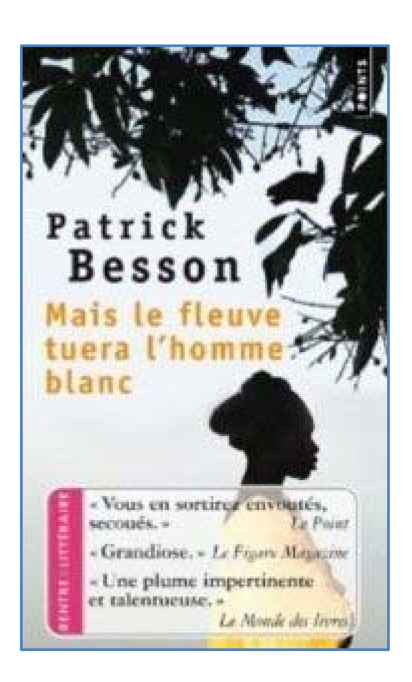
Il en profite au passage pour égrener avec légèreté quelques réflexions générales. *« La nuit, en Afrique équatoriale, manque de délicatesse. Elle s'affale sur les habitants comme un cheval, avec le pet de la coupure d'électricité. »* Ou, sur les Européens qui arrivent en Afrique : *« De blancs, ils deviennent blafards. Ils ont les yeux perdus. Leurs cheveux pointent comme des cornes de diable. Leur dos se courbe sous le poids de la misère environnante que les politiques internationales successives de développement n'ont fait que développer. »*

Ne nous attardons pas plus longtemps que le romancier. Quelques pages plus loin, le pétrolier pénètre aux Rapides, un restaurant-dancing au bord du fleuve, sur les pas de Blandine de Kergalec, non sans avoir pris soin d'embarquer une jeune femme qui attendait près de l'entrée. Quelle meilleure couverture, pour un « moundélé » (un Blanc), qu'une probable prostituée ?

Aux Rapides, deux nouveaux personnages entrent en scène : Tessy, l'Africaine à qui le narrateur a demandé de l'accompagner, et Joshua, un Tutsi selon toute apparence, avec lequel l'ancienne espionne semblait avoir rendez-vous. Quelques éléments sont en place. Pas tous. La partie continue.

Patrick Besson marche sur les traces de John Le Carré – plutôt que sur celles de Gérard de Villiers. Son pétrolier a lu les deux, il y repense en retrouvant Bernard Lemaire, le conseiller de l'avion, quand celui-ci lui présente Elena Petrova, une Russe qui est restée au Congo pendant toutes les guerres. Il n'est pas certain que John Le Carré aurait gardé, s'il avait écrit ce livre, la litanie de dates qui ponctuent d'épisodes violents les années récentes du pays.

Mais le fleuve tuera l'homme blanc souffre parfois – et même souvent – d'un excès de documentation. Certes, il s'inscrit dans le cadre d'événements précis, dont beaucoup sont



Patrick Besson
Mais le fleuve tuera l'homme blanc
Points, n° 2464
504 pages, 8 €

authentiques. Était-il pour autant indispensable de les exposer dans tous leurs détails ? En avions-nous besoin ? Patrick Besson s'est laissé déborder par ce qu'il avait envie de dire et n'a pas vraiment dominé le matériau, très riche il est vrai, dont il disposait.
Ce n'est pourtant là qu'un reproche mineur. Car il a aussi accompli d'énormes efforts pour ne jamais lâcher le fil de son récit. On ne le lâche pas non plus. Ou plutôt : on s'accroche à tous les bouts de fils qui dépassent. Ils sont nombreux, dans une pelote qui semble longtemps inextricable. L'intrigue se démultiplie au fur et à mesure que nous apprenons à mieux connaître les personnages qui se croisent et dont le passé expliquera toujours, mais pas tout de suite, le présent.
Mais le fleuve tuera l'homme blanc aurait pu être un très grand livre. Il s'agit quand même d'un excellent roman, et ce n'est pas rien.

Frédéric Beigbeder préfacé par Michel Houellebecq

Frédéric Beigbeder n'a pas tort sur toute la ligne. Il écrit : *« dans un roman, l'histoire est un prétexte, un canevas ; l'important c'est l'homme qu'on sent derrière, la personne qui nous parle. À ce jour je n'ai pas trouvé de meilleure définition de ce qu'apporte la littérature : entendre une voix humaine. »*
Malheureusement, la voix humaine est rarement audible dans *Un roman français*. Beigbeder prend la pose, présente son plus mauvais profil, se fustige en moins-que-rien qui voudrait tout. Quelqu'un a fait cela toute sa vie, et très bien. Il s'appelle François Nourissier, Beigbeder l'admire. Mais la comparaison n'est pas flatteuse. D'un côté (Nourissier), le constat presque clinique d'un homme qui ne s'aime pas. De l'autre (Beigbeder), des allures de faux jeton qui cherche la lumière – et se retrouve, paradoxe, à l'ombre.
Plus loin : *« Le reste du monde n'en a probablement rien à foutre, mais c'est notre conte de fées à nous. Certes, ma vie n'est pas plus intéressante que la vôtre, mais elle ne l'est pas moins. C'est juste une vie, et c'est la seule dont je dispose. »*
En effet, le reste du monde n'en a, restons poli, pas grand-chose à faire. Ni de la garde à vue, ni de la Légion d'honneur du frère, ni du reste – ce reste qui est, il faut quand même le souligner, l'essentiel d'un roman passé à côté de son objectif : dire la douleur qu'il y a à avoir perdu les souvenirs de son enfance, et la douleur plus grande encore, peut-être, de les retrouver au fond d'un cul de basse-fosse, ou presque. Mais qu'il est énervant de subir, pendant presque trois cents pages, les atermoiements larmoyants d'un écrivain qui gaspille son talent.
On allait oublier pourquoi cette réédition présente, malgré tout, un intérêt nouveau par rapport à la première édition du texte : Michel Houellebecq donne une préface inédite au roman. Pourquoi pas ? Celui-ci a, après tout, fait de Beigbeder un personnage de son dernier ouvrage.



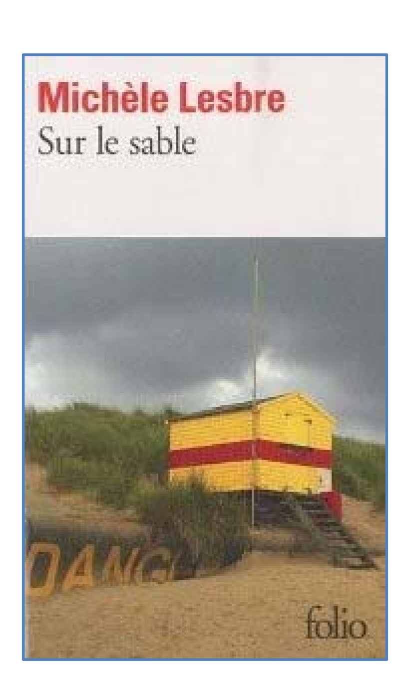
Frédéric Beigbeder
Un roman français
Le Livre de poche, n° 31879
253 pages, 6,50 €

Des traces de Modiano chez Michèle Lesbre…

Plonger dans l'œuvre d'un écrivain conduit-il à envisager le monde à sa manière ? Ou existe-t-il des points de vue littéraires qui correspondent aux nôtres ? La narratrice de *Sur le sable* relit tous les livres de Modiano. Du coup, sa vie lui semble faite de coïncidences ténues qui en évoquent d'autres, de photos à l'origine imprécise, de lieux sans cesse revisités, de rêves fragmentaires. Comme dans les romans, les personnages qu'elle rencontre ont une identité floue et n'expriment jamais qu'une part d'eux-mêmes, le reste étant noyé dans un épais brouillard. Michèle Lesbre est au bord du pastiche. Certaines pages pourraient presque avoir été écrites par Modiano.

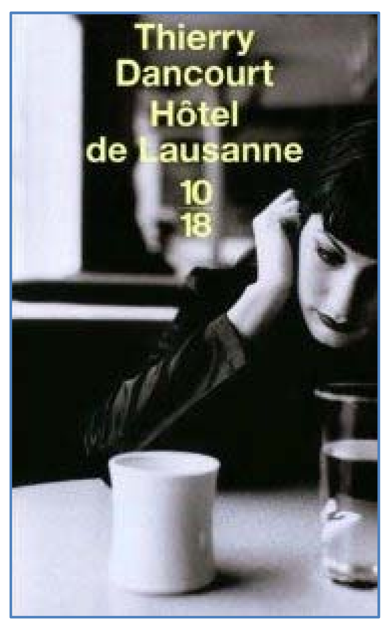
Mais l'écrivaine est plutôt dans l'exercice d'admiration. Elle a imaginé une femme qui se coule parfaitement dans le moule et traverse quelques journées dans une sorte de torpeur où ses fantômes en croisent d'autres, sous une lumière révélatrice de détails oubliés – et pourtant si présents encore qu'ils remontent des profondeurs de la mémoire comme les vestiges d'un naufrage ancien.

Au bord de la mer, elle a vu une maison brûler dans les dunes. Elle semblera, le lendemain, être la seule personne dans le village à avoir assisté à un incendie qui n'aura existé que pour elle. Pour elle et pour un homme, celui qui a mis le feu à un lieu trop imprégné de souvenirs douloureux. Les traces qu'elle s'efforcera de suivre pour retrouver cet homme ont été inscrites sur le sable, la mer et le temps les effaceront, comme bien d'autres signes. Après l'attente, il ne restera qu'à prendre cet homme pour un autre personnage de fiction, et lui donner un nom trouvé dans un livre de Patrick Modiano.



Michèle Lesbre
Sur le sable
Folio, n° 5114
160 pages, 5 €

… et chez Thierry Dancourt

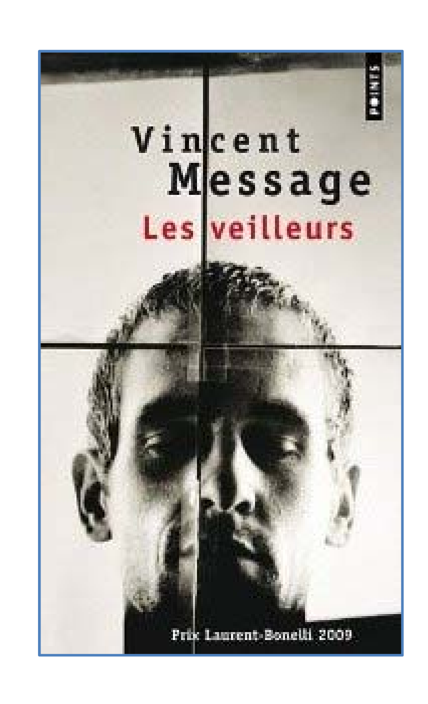


Thierry Dancourt
Hôtel de Lausanne
10/18, n° 4368
176 pages,
6,50 €

Un ton à la Modiano. Une amitié amoureuse née dans un cimetière et prolongée dans des chambres d'hôtel, sous le regard lointain et bienveillant du vieux père de Christine, collectionneur de montres et de mappemondes. Le temps et l'espace se traduisent en images passées. Des photos de l'hôtel de Lausanne à Casablanca, en particulier, où se cache un mystère ancien. Puis tout se met en place, comme dans un puzzle dont on n'avait, avant de le reconstituer, aucune idée de ce qu'il représente.

Les silences de l'amnésique selon Vincent Message

Un personnage d'amnésique présente des caractéristiques intéressantes pour un romancier qui, comme Vincent Message dans son impressionnant premier roman, a décidé d'explorer toutes les sphères du possible autour d'un geste inexplicable. Nexus est descendu dans la rue, a abattu trois personnes au hasard et, satisfait d'avoir accompli ce qui devait l'être, s'est assoupi sur les cadavres au milieu de la foule.
Rarement coupable aura opposé moins de résistance à la horde policière venue l'arrêter. Rarement autant de témoins auront été rassemblés pour dire ce qu'ils ont vu. Rarement inculpé aura montré moins de remords : au tribunal, il est muet et absent. Il regarde se dérouler le procès comme si la perpétuité dont on le menace ne le concernait pas. Et pour cause : l'éveilleur, qui aurait pu se substituer au titre *Les veilleurs*, semble ignorer ce qui s'est passé, ou au moins la raison pour laquelle il en est arrivé là.
Dans la ville de Regson, cinq millions d'habitants sur lesquels règne le gouverneur Drake, l'affaire fait grand bruit. Drake lui-même tremble de s'être senti visé à travers une des victimes du meurtrier. Elle était sa maîtresse, il est impossible que le hasard l'ait désignée comme cible. C'est donc qu'il y a autre chose, sur quoi il demande au policier Paulus Rilviero d'enquêter. Mais l'enquête se heurte d'abord au manque de coopération de Nexus, puis à trop d'explications.
Le psychanalyste Joachim Traumfreund, qui a accueilli le condamné dans sa clinique de Bentlam après son transfert d'une prison plus fruste, a beau être prêt à aider Rilveiro, toutes ses théories sont impuissantes à reconstituer une énigme dont les éléments ne semblent pas appartenir à la même catégorie.
Il ne faut d'ailleurs pas chercher la cohérence dans les faits. La part du rêve, qui remplace tant bien que mal la mémoire abolie, est ici trop importante pour s'inscrire dans la logique du réel. Nexus est, aux yeux de Traumfreund, *« un fabulateur pathologique. Il a une forte propension à raconter des histoires qu'il fabrique de toutes pièces. Il est lui-même persuadé de leur réalité et s'efforce de convaincre son entourage. »* Devant ce tableau clinique, la théorie d'un complot destiné à modifier la structure de l'État paraît évidemment bien fragile. En revanche, elle s'inscrit à la perfection dans la logique d'un roman qui part dans tous les sens et retombe toujours sur ses pieds…
Ouvrage ambitieux, *Les veilleurs* n'est pas fait pour les lecteurs à l'appétit limité. Les boulimiques, en revanche, auront plaisir à se perdre et à se retrouver dans cette mécanique hors normes où les articulations semblent si parfois lâches qu'elles doivent bien finir par se resserrer.



Vincent Message
Les veilleurs
Points, n° 2467
760 pages, 8,80 €



Mathias Énard embrasse large dans *Zone*

On l'a beaucoup dit : *Zone*, le troisième roman de Mathias Énard, présente une particularité typographique inhabituelle : pas de points pour finir les phrases dans un texte pourtant volumineux et découpé en chapitres. Ceux-ci s'ouvrent sans majuscules et ne se ferment pas. Le procédé n'est pas inédit, d'autres l'ont employé à plus ou moins bon escient. Est-ce une pose gratuite ou une nécessité ? Une envie de dérouter le lecteur ? On penche pour la nécessité : le long monologue intérieur ruminé par le narrateur se déroule pendant un trajet en train entre Milan et Rome. La phrase presque unique suit un rythme ferroviaire, avance au fil des kilomètres sans rompre le fil de la pensée – pensée soumise, bien entendu, aux digressions qui amènent d'un sujet à un autre.

Avant d'en venir à la matière même du livre, matière dense, liée à l'histoire récente de l'Europe et du Proche-Orient (celui-ci étant la *Zone*, au sens géographique), il faut quand même préciser que le temps du voyage est aboli à trois reprises, quand le personnage principal lit un livre de Rafaël Kahla, un Libanais qui raconte un épisode de combats à Beyrouth. Kahla écrit des phrases « normales », avec des points et des paragraphes. Et son texte fait écho au récit principal.

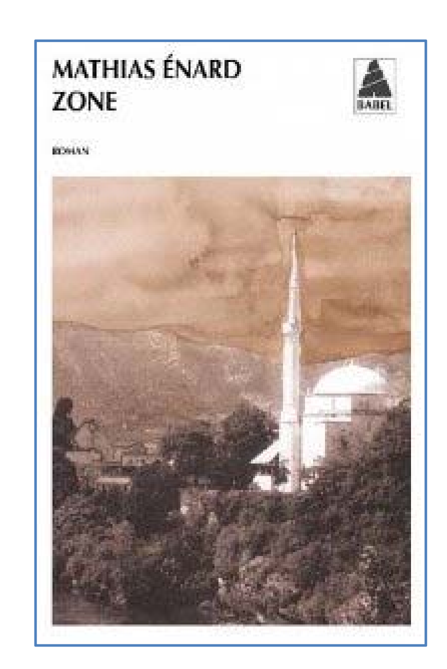
Celui-ci, en effet, retrace une part de la vie de Francis Servain Mirković, l'homme qui est dans ce train et auquel le passeport donne une autre identité, Yvan Deroy, empruntée à un fou. Francis-Yvan a été combattant en Bosnie, une guerre pas toujours propre, puis il s'est mis à utiliser d'autres armes, non moins meurtrières, celles qu'on met à la disposition des espions. Il a accumulé des renseignements discréditant bien des acteurs de la politique et des guerres de la fin du 20e siècle. Aujourd'hui, après avoir pris beaucoup d'autres trains dans sa vie, après avoir aimé (peut-être) trois femmes dont il se souvient, il transporte une mallette où sont enfermés des secrets destinés à être vendus au Vatican qui, on l'imagine, les fera ensuite disparaître, s'ils arrivent à destination.

Les épisodes du passé se mêlent sans se confondre. Les nombreux personnages qui ont accompagné les années d'activité, et dont certains ont fait l'actualité, surgissent sans prévenir. On les suit dans les méandres d'une mémoire à laquelle aucun détail n'a échappé.

Plusieurs fois déjà le narrateur a failli disparaître à ses propres yeux, basculer dans l'absence : *« j'étais un fantôme enfermé au royaume des Morts, condamné à errer sans jamais imprimer une pellicule photographique ou me refléter dans un miroir jusqu'à ce que je brise le sort »*, se disait-il déjà à Salonique. Pour en arriver à ce train : *« je suis un fiancé de la Moire implacable alliée d'Hadès dans mon train grondant vers le néant, affublé du masque mortuaire d'Yvan Deroy le Fou, filant vers Rome et la fin du monde au milieu des collines toscanes invisibles en compagnie de voyageurs fantômes et de souvenirs de massacres dans ma valise »*.

Ces massacres débordent de la valise et de la mémoire. Ils remontent aussi plus loin dans le temps. Ce sont des dizaines de milliers de cadavres accumulés au cours de guerres interminables, des violences auxquelles renvoient des destins d'écrivains, des images de films – et l'implacable réalité historique. Assis dans le train, ou en route vers le bar pour y boire encore un gin, Francis ou Yvan parcourt des champs infinis jonchés de corps mutilés.

Un tour de force saisissant.



Mathias Énard
Zone
Babel, n° 1020
516 pages, 10,50 €

Et ***Bréviaire des artificiers***,
Folio, n° 5110, 126 pages, 4 €

Éric Holder après l'ivresse : retour aux mots

Deux pages, d'entrée, introduisent le sentiment trompeur d'une totale sérénité, voire même du bonheur. Éric Holder tutoie son personnage qui file en vélo avant le lever du jour. Les odeurs et les sons nous sont donnés dans l'instant, comme autant de cadeaux précieux.

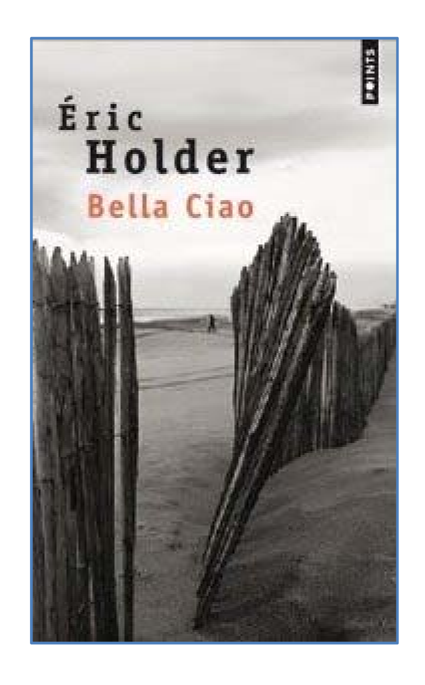
C'est l'hiver. Les cheminées fument. Les oiseaux chantent. Le cycliste se rend à la scierie où il travaille. Huit heures pour un maigre salaire. Mais un salaire quand même. À la page suivante, on comprend combien c'est essentiel. *« Je n'avais plus travaillé depuis des années, passées à boire. »* Et combien aussi la sérénité induite par le début a dû être le résultat d'un combat mené contre soi-même, parce que Myléna, après trente-trois ans de vie commune, a dit pour la première fois : *« J'en ai assez. »*

Alors, il a voulu mourir. Et a survécu. Comme une nouvelle chance, une nouvelle donne, peut-être même une vie mieux réglée, loin de ses préoccupations du temps où il était écrivain et, surtout, plongeait dans l'alcool à défaut de trouver encore en lui la force de rester debout.

Bella Ciao est l'histoire d'une dérive et d'une possible résurrection. C'est aussi une chanson, dont voici la traduction : *« Un matin je me suis réveillé / Adieu la belle, adieu la belle, adieu la belle, adieu, adieu / Un matin je me suis réveillé / J'ai trouvé l'envahisseur. »* Quand les paroles surviennent en italien, le roman touche à son terme. Il y aura encore un coup de gueule entre hommes, histoire de marquer le coup, ou de dessiner un territoire.

Mais, comme souvent chez Éric Holder, le récit n'est pas l'essentiel. Il y a, dans ses livres, plus de contemplation que de mouvement. Une attention portée aux choses simples dont la plupart des autres écrivains font l'économie, et qui sont pour lui le sel même de la vie. Si son personnage travaille le bois après avoir raboté les mots, c'est bien parce que la matière et les gestes ont aussi un sens. Et fournissent à l'homme une raison d'être.

Dit de cette manière, cela peut sembler un rien moralisateur. En réalité, pas du tout : dans sa quête obstinée de la simplicité, Holder atteint une sorte d'évidence. Aucune théorie ne vient gâcher le sentiment d'être au plus près de celui qui recommencera à écrire. La gueule de bois s'est presque effacée. Et rien n'est jamais tout à fait perdu définitivement. D'ailleurs, les premiers mots du livre reviennent plus loin, quand renaît le goût des phrases. La pirouette n'a rien de gratuit, elle s'impose dans la structure du roman. Celui-ci est assemblé comme une marqueterie où chaque pièce est à sa place, indispensable pour faire tenir l'ensemble. Et, sous les apparences de la banalité, ce livre nous parle de choses importantes.



Eric Holder
Bella Ciao
Points, n° 2468
153 pages, 5,50 €

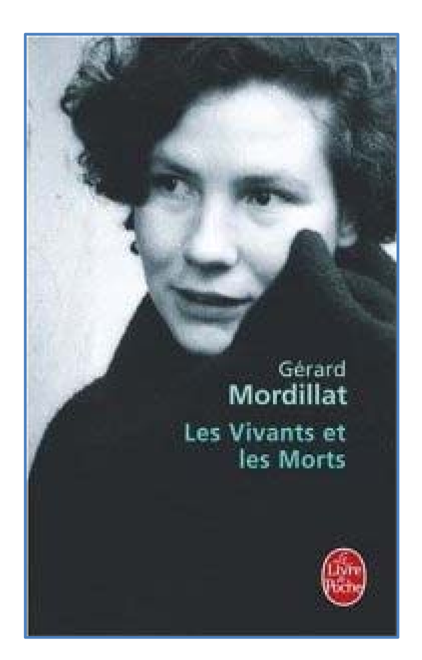
Gérard Mordillat : la mondialisation, là où ça fait mal

Un grand feuilleton, reflet de la réalité sociale, cela vous fait-il penser à quelque chose ? Oui, sans doute : à toute une école conduite autrefois par Émile Zola, et qui fait encore des petits aujourd'hui. Au premier rang de la classe, Gérard Mordillat, élève non seulement appliqué mais aussi talentueux.

Il l'a prouvé dans d'autres livres, il le confirme en nous montrant la face cachée de la mondialisation économique, celle qu'on devine parfois au détour d'une information, quand les ouvriers d'une usine débraient parce que leur emploi est menacé par une délocalisation. Mais il faut vivre cette menace pour la comprendre. Ou la vivre par procuration. *Les vivants et les morts*, porté par un souffle étonnant, fait battre les cœurs des hommes et des femmes qui en sont les héros flamboyants.

Les cœurs qui battent le plus fort sont ceux de Rudi et Dallas, deux jeunes ouvriers devenus un couple. Ils s'aiment et se déchirent tout autant. Leurs sentiments sont pétris de violence. Dallas, en même temps qu'un fort contingent d'autres femmes, a perdu son emploi après une inondation de l'usine, qu'il a fallu redémarrer avec difficulté – et un personnel réduit. Rudi, qui souffre d'un passé dont on découvrira plus tard la complexité, se trouve au premier rang pour combattre le pouvoir d'un argent insensible à la détresse humaine.

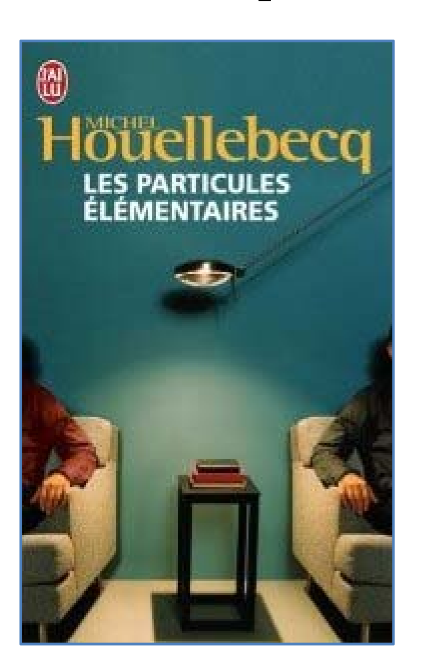
Beaucoup de scènes puissantes frappent l'imagination. Mais ce roman à grand spectacle est aussi une fine analyse des comportements et de leurs motivations secrètes. Soutenu par des personnages convaincants, il devient au fil des pages (nombreuses) une dénonciation efficace d'une économie où l'homme est une quantité négligeable.

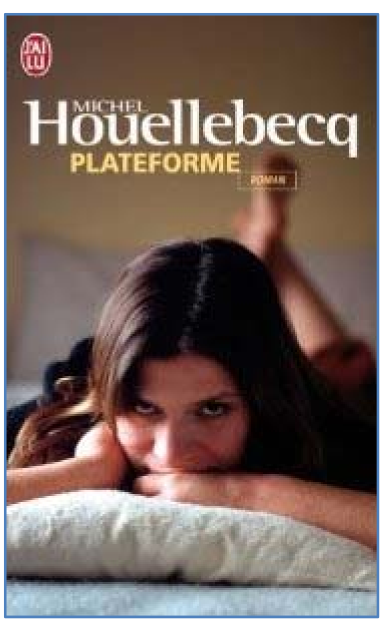


Gérard Mordillat
Les vivants et les morts
Le Livre de poche, n° 30497
829 pages, 8,50 €

.

Vous avez dit Houellebecq ?



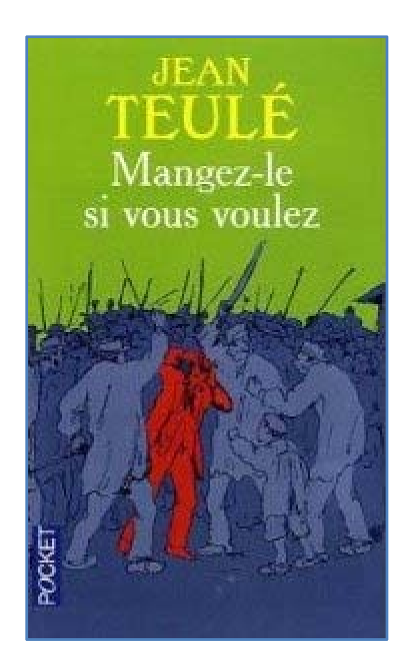


Deux rééditions pour saluer la parution d'un nouveau roman. Un projet ambitieux aux scènes érotiques à mourir de rire. Et un moment de sociologie empirique plutôt qu'un espace de littérature.

J'ai lu, n° 5605 et 6345
316 et 350 pages, 8 € chacun.

Les moutons sont dangereux

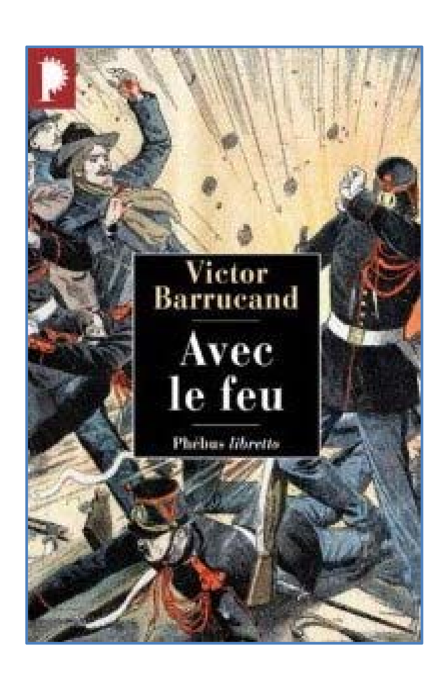
L'histoire est particulièrement atroce, et en même temps si ordinaire… Un jeune homme apprécié de tous va au marché, il n'en reviendra jamais, exécuté avec une sauvagerie rare par une foule embarquée dans un délire criminel comme on s'embarque pour nulle part.
De cette anecdote authentique survenue en août 1870 à Hautefaye (Dordogne), Jean Teulé a fait un petit roman vif et non dénué d'humour malgré son sujet.
Les événements se précipitent, l'écriture prend du recul. Le fait divers donne à penser : oui, les moutons sont parfois dangereux.



Jean Teulé
Mangez-le si vous voulez
Pocket, n° 14231
128 pages, 5 €

Redécouvrir Victor Barrucand

Victor Barrucand est mort en 1934 (il avait 70 ans) et son roman *Avec le feu* est paru en 1900. Ce n'est pas tout neuf. Mais il fut un homme étonnant. Il côtoyait, outre Mallarmé, l'écrivain Félix Fénéon, le peintre Paul Signac et le compositeur Ernest Chausson. Ces trois derniers se retrouvent ici sous la forme de personnages fictifs. (On doit l'information à Éric Dussert dont l'érudite préface est bourrée d'informations.)
C'est aussi grâce à Éric Dussert que nous apprenons que Victor Barrucand a fréquenté les anarchistes dont il fait ici le portrait, tout en se tenant à distance. Il a bataillé contre l'antisémitisme, pour le pain gratuit, en faveur des Algériens colonisés, il a poussé Isabelle Éberhardt à écrire et a été son exécuteur testamentaire… Un personnage intéressant, décidément.
Et le roman ? Il a vieilli, bien entendu. Il est néanmoins en prise avec la réalité de son époque. Si l'on a tout oublié de l'affaire Auguste Vaillant – un anarchiste qui avait lancé une bombe sur les députés le 9 décembre 1893 et qui, malgré les conséquences réduites de son attentat, fut condamné à mort et exécuté au début de l'année suivante –, c'est l'occasion d'une salutaire piqûre de rappel.
Les descriptions sont vives, les conversations parfois un peu moins – il y entre des considérations morales et philosophiques qui les alourdissent. Le jeune Robert, prêt à s'enflammer, est en tout cas un héros qui marque les esprits. Puisque Laure refuse de l'épouser, il est prêt à se sacrifier. Sacrifice discret et inutile dont la seule grandeur est d'accepter le destin qui lui est, croit-il, promis.



Victor Barrucand
Avec le feu
Libretto, n° 325
255 pages, 11 €



Mo Yan : cinquante ans de réincarnations

Un demi-siècle de changements dans un village de Chine. Les réincarnations successives de Ximen Nao : à partir de 1950, année de sa mort, il devient âne, bœuf, cochon, chien, singe, avant de renaître en enfant. La présence constante de Mo Yan en personnage de son propre roman, auteur de textes qui éclairent le récit – ou l'obscurcissent – et type bizarre, petit drôle, canaille, petit garnement, petit diable, non-conformiste, on en passe. Plus de neuf cent cinquante pages foisonnant d'anecdotes, d'action, de dialogues, d'incises, partagées entre plusieurs narrateurs et conclues par Mo Yan qui reprend la main pour répondre au souhait des lecteurs *« de voir comment tout se termine. »* S'il s'agit bien d'une fin…

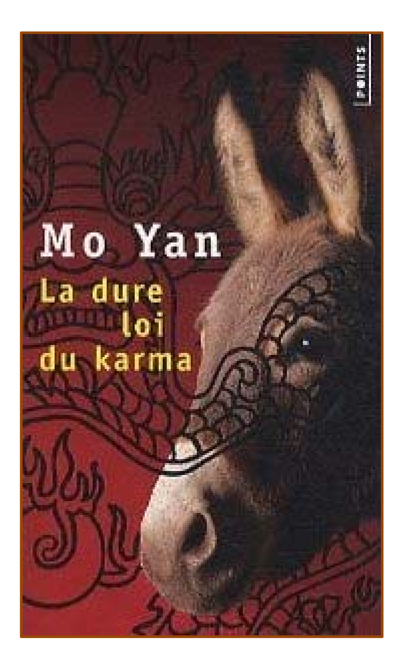
La dure loi du karma est un roman total dans lequel s'inscrivent les vies successives d'un individu mais aussi celles des habitants du village et, à travers eux, l'évolution d'un immense pays. Ximen Nao, propriétaire terrien qui n'a rien à se reprocher, est condamné à mort pour des raisons politiques incompréhensibles à ses yeux. Lan Lian, son valet, héritera de l'âne dans lequel il retrouve l'âme de son patron, ainsi que d'un caractère individualiste qui fera de lui le dernier paysan indépendant d'une commune collectiviste. Bien des personnages ont des noms dont la traduction reflète fidèlement les événements de la deuxième partie du 20e siècle : Libération, Entraide mutuelle, Coopération, Tigre, Combattre l'Amérique, Ouverture, Réforme…

La construction romanesque propose une vision qui va du particulier au général. Rien de mécanique dans ce vaste projet dont les fondements disparaissent parmi des scènes d'une grande drôlerie. Excessif, *La dure loi du karma* rebondit, de chapitre en chapitre, des travaux des champs à une dispute, d'un feu de camp à une réunion de hauts fonctionnaires, d'une castration à une chasse aux sangliers… La variété des événements se décline presque à l'infini.

Malgré la vitesse du récit et le nombre de voix qui s'y font entendre, le romancier ne perd jamais de vue le fil autour duquel tout s'articule : les formes animales endossées par Ximen Nao. Celui-ci ne perd pas une occasion de manifester les talents particuliers que lui donnent les espèces dans lesquelles il se transforme. Soumis à la fois aux instincts de ses espèces et à ce qu'il connaît du monde grâce à son passé d'homme, il combine les deux aspects pour jouer souvent les trouble-fête dans un milieu social où on n'attend guère ses réactions au début de chaque réincarnation. Avant que les sentiments envers lui se partagent entre affection, pour ceux qui ont bénéficié de ses actes, et méfiance ou haine, pour les autres.

Les commentaires émis par les animaux habités par lui sont savoureux. Ils interviennent en constant décalage avec le cours d'un roman dont ils brisent le rythme tout en l'infléchissant parfois dans des directions inattendues.

Mo Yan, la cinquantaine, a publié beaucoup plus de livres qu'il ne compte d'années. Son écriture frénétique l'a poussé plusieurs fois vers des romans épais. Celui-ci est dans sa norme. Son tempérament frondeur lui a valu aussi quelques ennuis avec la censure. En d'autres temps, *La dure loi du karma* en aurait probablement subi les foudres. Il est un romancier en liberté, lâché sur un vaste espace dont il n'a pas fini d'explorer les recoins.

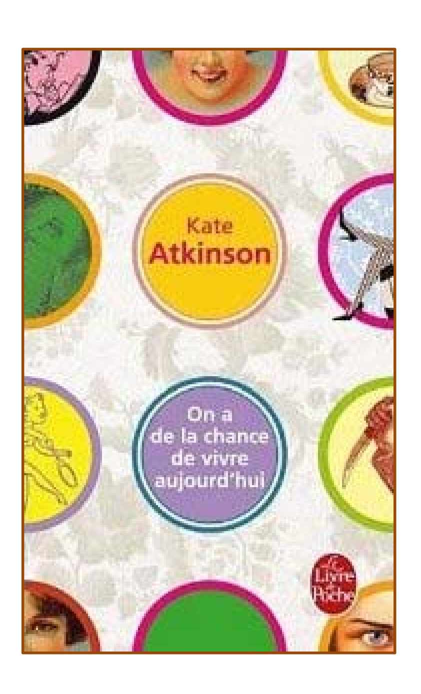


Mo Yan
La dure loi du karma
Traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Points, n° 2460
979 pages, 9,80 €

Les recommencements du monde

Dans son premier recueil de nouvelles, traduit six ans avant celui-ci, Kate Atkinson affirmait : *C'est pas la fin du monde*. On n'en était pourtant jamais très loin. Elle revient à la fiction courte avec cette fois un titre plus positif : *On a de la chance de vivre aujourd'hui*. Chance certes relative puisque, dans le texte éponyme, Genevieve voit le monde s'écrouler autour d'elle. Ou plutôt retourner à son état primitif, naturel. Des bombyx font disparaître la soie. Des chèvres broutent la moquette. Le miel devient abeille. Le duvet, un vol d'oies sauvages. La transformation s'accélère, plus rien ne subsiste de ce que l'homme avait construit. Il ne restera plus qu'à peler une pomme dont l'épluchure devient un serpent. Et Genevieve, Ève ? Dieu lui-même, dans *Genèse*, est amené à reconsidérer son œuvre. Les six jours de boulot avaient pourtant donné un résultat plaisant à regarder. Il y avait de tout sur terre, et jusqu'à l'homme, sa plus belle création. Mais quelque chose a foiré. Il y a des guerres, des famines, les arbres disparaissent. Dieu ne comprend pas. Il a dû faire une erreur, il ne sait pas où. Il retouche, peaufine. Rien à faire. Il n'y a qu'à tout recommencer.

Sur ce thème du recommencement, en huit variations qui semblent parfois s'en éloigner, Kate Atkinson brode avec humour des histoires merveilleuses bien qu'un peu effrayantes. Elle ouvre d'ailleurs son recueil sur un meurtre. Et le clôt par une mort. Qu'importe ! La vitalité est telle qu'on s'en remettra.



Kate Atkinson
On a de la chance de vivre aujourd'hui
Traduit de l'anglais par Isabelle Caron
Le Livre de poche, n° 3193
184 pages, 6 €

Le crime était presque parfait

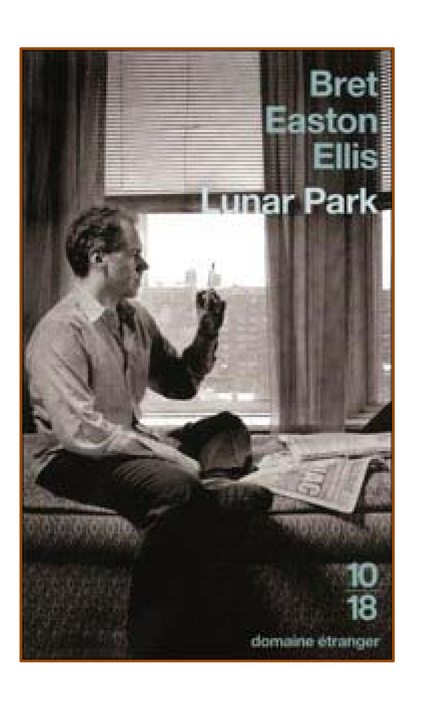
Paco Cortés écrit des romans policiers pour une collection populaire. Et possède quelques admirateurs au sein des *Amis du crime parfait*, un club de lecteurs qu'il a fondé. Chacun de ceux-ci a adopté un pseudonyme. Paco y est Sam Spade, on y croise Maigret (un véritable policier), Poe, Marlowe, Sherlock Holmes, Perry Mason, le Père Brown… Lors des réunions du jeudi, la conversation roule, évidemment, sur le roman policier et sur le crime parfait. Tout cela reste très théorique. Sinon que la réalité s'invite soudain dans leur cercle quand le beau-père de Paco, un flic qui a gardé la nostalgie du franquisme et déteste son gendre, est assassiné. Tous les

Andrés Trapiello
Le club du crime parfait
Traduit de l'espagnol par
Caroline Lepage
Points, n° 2456
371 pages, 7,80 €

regards se portent vers les étranges adeptes de ce qu'on appellera une secte, de quoi faire d'eux de parfaits suspects.
Andrés Trapiello n'a pas basé son roman sur une enquête. Celle-ci est pourtant présente, enfouie sous plusieurs couches d'un récit brillamment mené. Le jeu intellectuel se complique de données imprévues, parmi lesquelles l'état psychologique de Paco, quand il renonce au polar, n'est pas la moindre. De vieilles histoires sont exhumées pour expliquer l'inexplicable. Le crime était presque parfait. Et peu importe, au fond, qui est coupable. Il n'a été que le bras armé d'une justice immanente.
Une belle démonstration, construite comme un drame humain et inscrite dans une Espagne pas encore guérie de ses plaies.

Bret Easton Ellis tel qu'en lui-même

Que savez-vous de la vie d'un écrivain à succès ? Voici Bret Easton Ellis dans l'engrenage de la gloire. Connu et reconnu dès son premier roman, *Moins que zéro*, il a littéralement explosé avec *American Psycho*.
Rappel des faits : son éditeur, qui attendait le manuscrit comme on espère la Terre promise, a renoncé à le publier, effrayé par la noirceur du propos. Rassurez-vous, tout s'est arrangé pour Bret Easton Ellis dont le livre, porté par la rumeur du scandale, est paru et est devenu un best-seller.
Le sujet ? Patrick Bateman, un *yuppie* bien de sa personne, est aussi un tueur. Docteur Jekyll et Mister Hyde, en somme, à la sauce capitaliste de la fin du 20e siècle, avec Wall Street pour décor.
Une amoralité intranquille est le moteur du livre : les règles de la Bourse, qui n'en a guère, sont les mêmes que dans la vie, à moins que ce soit le contraire. On voit les conclusions effrayantes qu'il était possible de tirer de ce texte…
Donc, explosion du roman. Et de son auteur, s'il faut en croire *Lunar Park*, où il se met en scène comme une rock star accro aux drogues et au sexe, totalement déstabilisé par ce qui lui est arrivé. Devenir un auteur richissime, c'est aussi difficile à vivre que de gagner une fortune au loto !
Bret Easton Ellis est donc rattrapé par ses personnages et hanté par lui-même. La cohabitation est pénible. À moins de trouver la rédemption par le retour à l'écriture. Et l'écriture de *Lunar Park*, en particulier, qui semble se clore sur un relatif apaisement.
L'écriture s'est poursuivie, en tout cas, puisque *Suite(s) impériales(s)* vient de paraître en français.



Bret Easton Ellis
Lunar Park
Traduit de l'américain
par Pierre Guglielmina
10/18, n° 4330
480 pages, 8,90 €

Corps enchaîné, cerveau voyageur…

Le plus grand pouvoir de l'homme ne serait-il pas son imagination ? Un otage au Liban, autour des années 1990, l'utilise en tout cas pour quitter sa cellule. *« Là où le corps est enchaîné, le cerveau voyage »*, écrit Richard Powers. L'écrivain américain aime les fictions amples et pleines d'échos. L'emprisonnement de Taimur Martin, un Américain qui était au mauvais endroit au mauvais moment, est placé en contrepoint de la construction d'un monde virtuel. L'informatique prend, à cette époque, un envol dont nous mesurons aujourd'hui les conséquences dans notre vie quotidienne.

La Caverne est un projet expérimental. Adie s'y intègre autant pour le souvenir d'un amour manqué que pour retrouver une envie de créer depuis longtemps éteinte. Artiste prometteuse, elle sait n'être qu'une copiste talentueuse. L'invention d'un univers où entreraient les peintures qu'elle aime est à la mesure de sa palette. Palette enrichie par les multiples filtres des logiciels graphiques capables eux-mêmes d'apprendre les techniques des peintres pour mieux les intégrer aux reproductions de leurs œuvres. Un va-et-vient incessant naît entre l'art et son exploitation numérique, celle-ci étant censée permettre à un large public d'accéder aux émotions des visiteurs de musées.

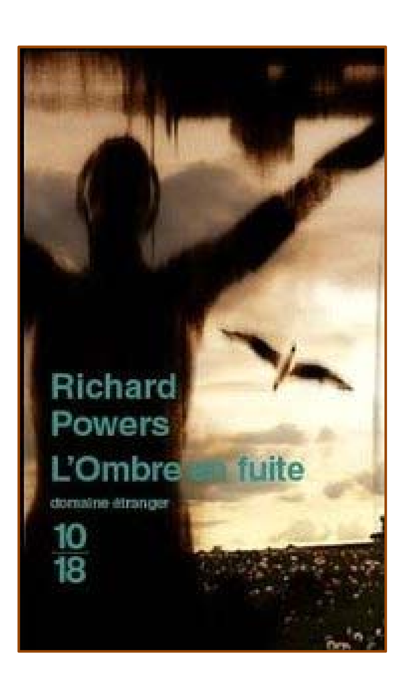
L'enthousiasme d'Adie sera entamé après avoir passé des jours entiers sans sortir de la Caverne, quand elle se retrouvera, à l'extérieur, devant un authentique paysage, aux couleurs, à la profondeur et aux contrastes bien plus riches que leur représentation : *« Numériser la création, entreprise maladroite, inexorable et en perpétuel développement, avait surtout le mérite de souligner, et ce pour la première fois, le gouffre infranchissable qui séparait toujours l'analogue de sa formulation. »*

Les seuls propriétaires légitimes du produit de leur imagination sont, en définitive, les artistes qui ne se contentent pas de copier le réel mais le recréent. À tel point que Spiegel, l'ami retrouvé d'Adie, reconnaît la dette de l'informatique : *« Tout est parti de l'art, tu sais. L'ère informatique, c'est lui. Pour sa carte perforée, Hollerith s'est inspiré du piano mécanique. Du métier Jacquard. »* Et voilà pourquoi la Caverne, censée faire tomber les barrières, est condamnée à l'imitation. Même quand elle engendre des modèles prédictifs, sur base de multiples données – jamais assez nombreuses, d'où, quand même, une certaine approximation.

Dans la petite pièce où il est enchaîné, Taimur Martin ne connaît pas ces limites. *« En l'absence de livres, vous fabriquez le vôtre. »* Faute de pouvoir choisir entre plusieurs histoires, il est obligé d'inventer la sienne. En faisant, bien sûr, appel à des souvenirs. Mais en les agençant dans une image nouvelle. Et en faisant pression sur ses geôliers pour se préserver un espace de liberté. Cher payé, parfois… Rien n'est gratuit, de toute manière. Adie se demande parfois quels sont les véritables buts poursuivis dans la Caverne, quand elle comprend que l'armée est une des plus grandes utilisatrices des mondes virtuels, sur lesquels elle s'entraîne afin de mieux répondre aux exigences du terrain. L'innocence n'appartient à aucun univers, réel ou recréé.

Richard Powers s'appuie sur la révolution numérique pour bâtir un roman à l'ancienne, un mot derrière l'autre, imprimé sur papier et faisant appel au lecteur pour connecter ses différents éléments. Une sorte d'anachronisme revendiqué, au titre duquel il impose de somptueuses images, de grandes déceptions et de beaux espoirs.

Richard Powers
L'ombre en fuite
Traduit de l'américain par Jean-Yves Pellegrin
10/18, n° 4317
640 pages, 10 €



Le provincial et le New-Yorkais

Une amitié peut-elle naître d'un malentendu et résister au temps ? C'est une des questions que pose l'écrivain américain Ethan Canin dans *Vue sur l'Hudson*.

Quand Orno Tarcher arrive à New York pour entrer à l'université, il découvre la ville. Du Missouri, il est venu en voiture avec ses parents. Il avait presque été arraché à lui-même. Le contraste avec sa campagne est saisissant, pour le moins. Et il n'a pas appris les codes du comportement à New York. Il se sent gauche, emprunté. Heureusement ou malheureusement, il rencontre tout de suite Marshall Emerson. Passé l'instant de surprise que lui vaut le fait d'être reconnu – Marshall explique qu'il a vu sa tête dans le trombinoscope –, Orno est fasciné par cet étudiant qui semble avoir tout vu, tout lu, et surtout a tout retenu. Marshall est doué d'une mémoire photographique totale qui lui permet de prendre les cours à la légère et de réussir des examens brillants. Marshall lui ouvre aussi les portes du monde universitaire et de ses conventions : son père et sa mère sont tous deux professeurs.

Voici donc le provincial pataud et le citadin décontracté posés dans les différences qui vont les rapprocher. Si Orno est ébloui par Marshall, celui-ci n'est pas moins attiré par quelqu'un qui représente une solide simplicité dont il est, pour sa part, dépourvu.

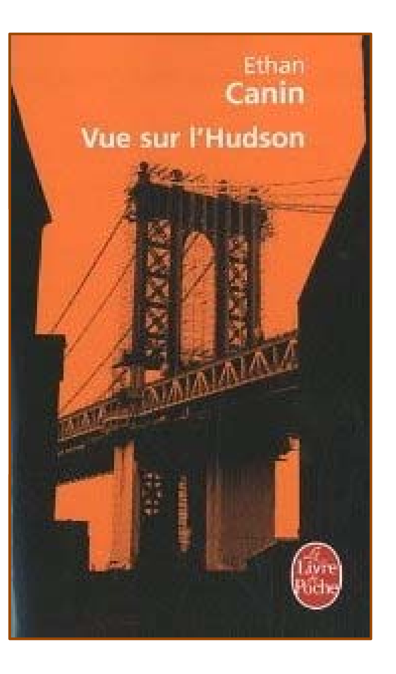
Dilettante doué, Marshall n'aborde évidemment pas ses études comme Orno, travailleur appliqué. Le premier des deux se pique en outre de littérature et fréquente un cercle d'aspirants écrivains où il fait figure, comme partout, de leader. Orno a un peu de mal à le suivre...

La situation peut sembler caricaturale ou, pour le moins, simpliste. Mais Ethan Canin met plus de quatre cents pages à creuser les caractères de ses personnages, à les placer dans des perspectives variées. Et révèle petit à petit que les clichés n'ont pas la vie si dure que cela quand on prend la peine de les regarder de près. Il y a une faille chez Marshall, apparente pour la première fois aux yeux d'Orno à l'occasion d'une tentative de suicide. Il y a une faille chez tous les deux, mais qui ne s'élargit pas de la même manière. Marshall, quand il laisse tomber l'université pour écrire un roman, affiche de grandes ambitions qui le conduiront vers l'univers frelaté d'Hollywood dont il prendra tous les travers. Au lieu de publier son livre, il devient scénariste de séries télévisées, puis producteur. Il en tire beaucoup d'argent, et une intense déception devant ce qu'il est devenu. Orno voudrait être ingénieur, puis médecin, et doit se rabattre, pour cause de résultats insuffisants, sur la dentisterie. Déception, là aussi. Mais il est assez robuste pour s'en satisfaire et tirer des bonheurs simples de sa vie.

Il a été amené à comprendre qu'il était amoureux de Simone, la sœur de Marshall et, même si cette relation paraît sans doute étrange à des parents qui espéraient un gendre issu d'un autre milieu, il obtient ce qu'ils veulent tous les deux. Orno a aussi compris, en partie grâce à Simone, quelle comédie des apparences tout le monde jouait dans cette famille, à l'exception sans doute de Simone, précisément. Et il en est sorti renforcé dans son attitude toute de droiture. Ce que Marshall apprécie le plus en lui et qui a fait naître l'amitié.

Les péripéties éclairent les personnages d'une lumière douce pour Orno, froide pour Marshall. Mais l'amitié reste, malgré les trahisons du second. Et donne au roman d'Ethan Canin une profonde humanité dans laquelle on se trempe avec ravissement.

Ethan Canin
Vue sur l'Hudson
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cécile Schwaller
Le Livre de poche, n° 31914
440 pages, 7,50 €



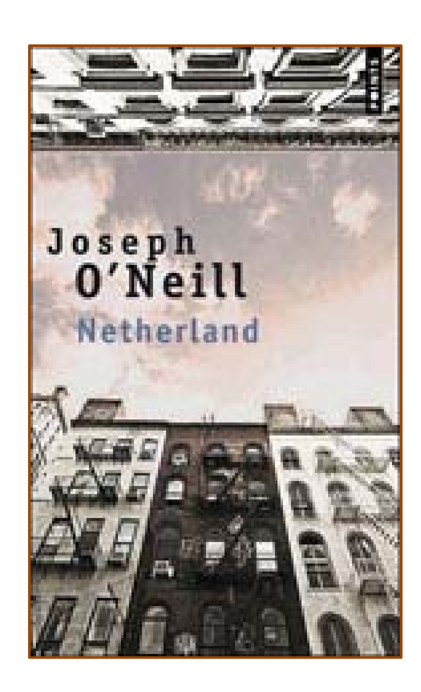
Obama l'a aimé. Et vous ?

Le plus formidable slogan publicitaire pour un livre, ces dernières années, tient en un mot : *Fascinating*. Un mot et celui qui l'a prononcé, pour être complet : Barack Obama lui-même, excellent agent improvisé pour un écrivain que, jusqu'à ce roman (son troisième), on ne connaissait guère. Au moins en France, puisqu'il n'avait pas été traduit.

Comme Joseph O'Neill, Hans, son personnage, est un Européen installé à New York. Mais celui-ci est d'origine hollandaise alors que celui-là est né en Irlande. Leur ville de repli hors États-Unis est cependant la même : Londres, où la femme de Hans s'installe quand la vie américaine lui devient intolérable, et où Joseph O'Neill a été avocat.

Le 11 septembre est passé par là, avec le lourd sentiment de désolation qu'il entraîne. Et la nécessité de trouver un dérivatif qui sera pour Hans, analyste financier, le cricket. Sport autant que divertissement, qui le renvoie à son enfance et lui fait rencontrer l'étrange Chuck. Celui-ci traite des affaires pas très nettes et entraîne Hans dans une semi-complicité parfois bien encombrante.

La fin d'un monde. Et peut-être le début d'un autre, en voie de reconstruction – comme sur le terrain rebaptisé *Ground Zero*.



Joseph O'Neill
Netherland
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Wicke
Points, n° 2438
339 pages, 7 €

Le fukú ou la malédiction

Junot Díaz est un surdoué qui prend son temps. Un recueil de nouvelles (*Los Boys*) en 1996, un premier roman en 2007 – mais d'emblée le prix Pulitzer. Pour un livre qui secoue avec une énergie impressionnante.

Placé sous le signe du fukú, et plus précisément du *Fukú Americanus*, c'est-à-dire la Malédiction du Nouveau Monde, il relate la vie d'Oscar Wao, qu'on hésite à qualifier, comme le fait le titre, de merveilleuse. Malheureuse eût mieux convenu, et on soupçonne de l'ironie chez le romancier. Qui va dès le début, et jusqu'au terme d'un parcours échevelé, s'en donner à cœur joie. Le plaisir est celui qu'on prend à des situations inédites – du moins quand on n'a pas vécu dans un régime dictatorial comme celui de Trujillo en République Dominicaine – et l'étrangeté se double d'une profusion de mots espagnols, d'argot, bref, d'une utilisation très personnelle de la langue qui a dû coûter bien du travail à la traductrice. (On la remercie au passage.)



Junot Díaz
La brève et merveilleuse vie d'Oscar Wao
Traduit de l'américain par Laurence Viallet
10/18, n° 4366
352 pages, 7,40 €

Il faut espérer que Junot Díaz n'attendra pas une nouvelle décennie avant de nous revenir. Parce que, dès que vous aurez refermé *La brève et merveilleuse vie d'Oscar Wao*, il vous manquera déjà.

Simenon américain

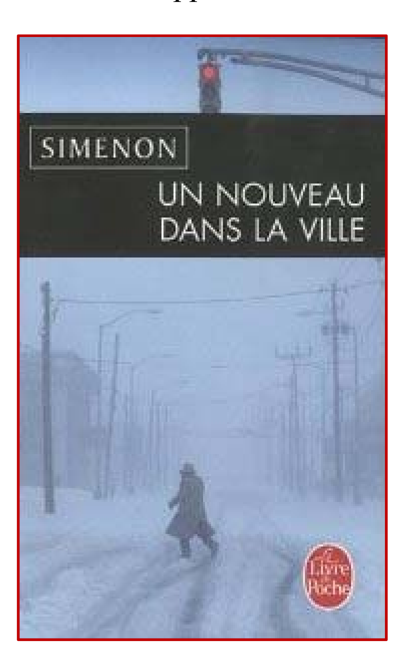
Dans les petites localités, tous les habitants se connaissent et l'arrivée d'*Un nouveau dans la ville* dérange l'ordre établi. Surtout lorsqu'un crime a été commis au même moment, dont l'inconnu est bien entendu aussitôt soupçonné. Davantage encore, si c'est possible, quand on apprend qu'il est insoupçonnable et bénéficie de hautes protections. Il est vrai que l'homme ne fait rien pour se rendre agréable et garde la plupart du temps un silence méprisant, fort des cinq mille dollars dont il exhibe la liasse à chaque paiement.

Petit à petit, celui qui se fait appeler Justin Ward s'intègre plus ou moins à la ville. Mais cette intégration ne résout rien : en rachetant un établissement vieillot où il attire les jeunes qui y jouent au billard, il fait de l'ombre au patron du bar où se prennent des paris clandestins sur les courses de chevaux. Et puis, il se raconte qu'il a des pratiques sexuelles bizarres. Et aussi, il a mis le Yougo sur le chemin de la violence en lui faisant comprendre qu'il était considéré comme un paria. Quel est donc cet homme ?

Des informations contradictoires circulent. Il serait un type bien. Il serait dangereux. Allez savoir ! En tout cas, il se cache quand une voiture arrive en ville. C'est donc qu'il a peur de quelque chose, ou de quelqu'un… comme on le comprendra tout à la fin du roman, dans une conclusion tragique que Simenon élude en quelques mots pour finir sur trois lignes paradoxales : *« Alors du seuil, simplement, elle lui montra sur le trottoir son mari qui passait dans la lumière de chez Goldman, tenant un enfant à chaque main. »*

La scène est paisible et contraste vivement avec la montée d'une tension qui n'a pas cessé depuis le début. Comme si toute l'affaire qui avait tant contrarié Charlie (car c'est lui qui tient ses enfants par la main) n'avait été qu'une histoire à oublier très vite dès qu'elle est terminée.

Simenon frappe fort avec ce roman digne d'une tragédie antique. Faut-il y voir la trace de ses propres peurs, au moment où il se soustrayait, par la distance, aux interrogations du Comité d'épuration en France ?



Georges Simenon
Un nouveau dans la ville
Le Livre de poche, n° 31923
190 pages, 5 €

Monstrueux

Le deuxième thriller de Patrick Bauwen est à la hauteur du premier, *L'œil de Caine*. Paul Becker est médecin et a ouvert un cabinet à Naples, près de Miami. Ce soir-là, alors que la tempête Erika menace sans montrer encore toutes ses capacités de nuisance, Paul reçoit son vieux copain Cameron, flic de son état. Il a ramassé sur la plage un type qui se promenait tout nu, l'a un peu bousculé, et ce drôle de client a besoin de quelques points de suture.

Après leur départ, Paul trouve un téléphone par terre. On l'appelle d'un ton menaçant. Et, dans l'appareil, il découvre trois photos intrigantes.

Une macabre sarabande commence. Parfaite quand on aime ça.



Patrick Bauwen
Monster
Le Livre de poche, n° 31918
605 pages, 7,50 €

L'ombre de Philip Marlowe chez Jean Vautrin

Jean Vautrin se souvient qu'il a écrit des romans noirs, très noirs, et repique de temps en temps au jeu avec un plaisir qu'il nous fait partager.

Le roi des ordures se passe autour des décharges de Mexico, sur lesquelles des familles entières récupèrent les matériaux les plus divers.

Ces activités se déroulent sous l'autorité toute-puissante d'un roi des ordures, un parrain local au pouvoir absolu, droit de cuissage compris. Don Rafael Gutierrez Moreno choisit des femmes en échange, pour leurs familles, d'un droit d'exploitation sur une parcelle.

Ce monde est la parfaite illustration d'une déliquescence sociale née d'une course aux profits qui annihile tout espoir de sursaut moral.

Il n'est pas de meilleur contexte pour agiter quelques personnages dans un bocal empli d'eau trouble. Car nul n'est net dans ce sac de noeuds où s'accumulent les ennuis. D'abord pour le personnage clef du détective : Harry Whence est arrivé au Mexique parce que, plus au nord, cela sentait mauvais pour lui. Habité par des pulsions malsaines, il a besoin de changer d'air régulièrement, mais rien ne s'arrange jamais pour lui. Il n'a guère d'affaires à traiter, il continue à se jeter comme un damné sur les femmes et la voix imaginaire de son père mort ne cesse de lui dire qu'il n'arrivera jamais à rien.

Même son modèle, Philip Marlowe, ne peut pas grand-chose pour lui. Harry Whence est décidément trop nul...

Malgré tout, il se prend parfois d'affection pour un client, comme ce nain malade dont on a volé la chaise roulante. En authentique héros, qui joue le rôle de celui qu'il voudrait être en permanence, Whence affronte les pires ennuis pour parvenir à son but...

Il y a, dans ce roman, des scènes extraordinaires, dignes du cadre dans lequel elles se déroulent. Voici, par exemple, comment Harry Whence se défoule parfois à la tequila, dans les moments de tension, avant de relever quelque défi imbécile à l'issue trop prévisible :

« Un peu de sel, une rondelle de citron. Sous sa calotte blanche, Tête-de-poivron me regarde boire le premier verre. Il sait qu'un bronco va entrer dans le corral de mon estomac et attend de voir monter mes larmes. L'étalon effectue une série de ruades, mais je garde le cavalier. »

Quelques tequilas plus tard, Harry Whence est prêt à regarder la mort en face : *« Quand le temps s'accomplit, nous sommes sans défense. »*

Harry Whence est un loser magnifique. Le temps que nous passons avec lui est gagné non seulement sur sa mort mais aussi sur la nôtre.



Jean Vautrin
Le roi des ordures
Rivages/Noir, n° 789
342 pages, 9 €



Les enquêtes de l'inspecteur Cadin

Didier Daeninckx, ceux qui l'ont lu le savent, a la *Mémoire noire*. Du passé, il exhume des épisodes que beaucoup préféreraient oublier. Et, dans une logique irréfutable, il est attentif à ce qui se passe aujourd'hui. Le présent dont il est question ici datait d'il y a treize ans, quand il rééditait son premier roman – celui qui ouvre le fort volume où sont rassemblées les enquêtes de l'inspecteur Cadin. Pas tout à fait une réédition, en réalité…

Du texte paru quinze ans plus tôt sous le même titre – *Mort au premier tout* –, il ne reste que les trois premières lignes : *« Mars 1977. J'habite Strasbourg où je finis tout juste le stage probatoire d'inspecteur de police. La réussite vient couronner mes efforts la semaine qui précède les élections municipales... »* Et le dernier mot : *« Hazebrouck »*. Cadin est, dans la deuxième version, découragé par la platitude de son style.

L'auteur s'adresse aussi cette critique : *« C'était mon premier roman, et il faut bien dire que c'étaient des débuts assez ratés. »* Quand on lui demande à quel moment il s'en est rendu compte, il fait une réponse surprenante : *« Le jour de sa sortie ! Quand le livre est paru, je l'ai retourné et j'ai lu, sur la quatrième de couverture, que c'était l'histoire d'un délégué syndical qui manipulait les ouvriers. J'ai été dégoûté tout de suite par le mot « manipuler », qu'on pense que je pouvais penser ça. J'en étais meurtri. Et j'ai toujours refusé qu'on le réédite. »*

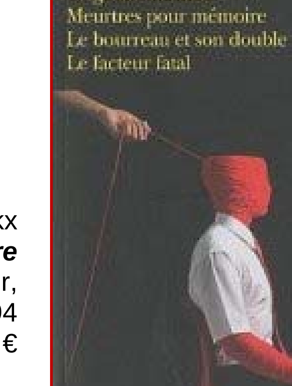
Didier Daeninckx a donc complètement réécrit le roman, conservant le point de départ de son récit : *« C'est le même chantier d'une centrale nucléaire, au même endroit, près de Strasbourg, et il y a toujours l'assassinat d'un délégué syndical au lendemain du premier tour des élections municipales. J'ai aussi conservé une communauté, mais elle est devenue assez différente. »* Il a surtout nourri le livre de beaucoup d'autres éléments : son personnage principal, Cadin, s'est musclé, comme il le dit, dans les ouvrages qui ont suivi ; des pédophiles abusent d'une gamine ; et le passé de l'Alsace revient à la surface. *« Quand j'avais écrit la première version du roman, je n'avais jamais mis les pieds en Alsace. Maintenant, je ne peux plus écrire une nouvelle sans me déplacer dans la région. »*

Mort au premier tour ressortait en croisant l'actualité : accident dans une centrale nucléaire au Japon, affaires de pédophilie et mobilisation à Strasbourg contre l'organisation du Congrès du Front national – sans parler du saccage, ce jour-là, du stand du Front National au Salon du livre, quelques minutes avant notre rencontre avec un Daeninckx qui n'y était pas étranger.

Il y a là plus que des coïncidences : Daeninckx, qui se définit comme un romancier réaliste, utilise sciemment la fiction pour éclairer ce qui nous entoure. *« J'ai la volonté de donner à voir par le roman. Il permet de montrer des choses qui sont là mais qui ont besoin d'être soulignées. »*

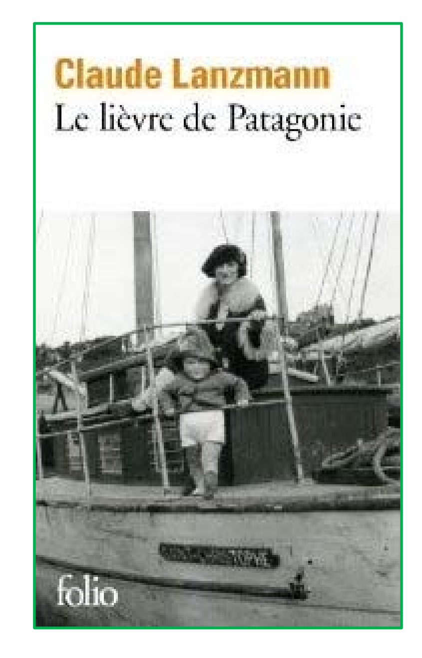
Cela ne suffit pas à expliquer la réussite littéraire de Daeninckx, qui est aussi un écrivain conscient des mécanismes romanesques et en particulier de la capacité d'arrêter le temps. *« L'écrivain a cet immense orgueil de s'intéresser pendant des mois et des mois à une semaine de mars 1977 et à ce qui arrive, pendant cette période, à des personnages imaginaires. »*

Des personnages que le lecteur prend plaisir à accompagner...



Didier Daeninckx
Mémoire noire
Folio policier,
n° 594
975 pages, 10,20 €

Et ***Histoire et faux-semblants***,
Folio, n° 5107, 143 pages, 5 €



Une vie bien remplie

De la Seconde guerre mondiale à l'actualité la plus brûlante, en passant par *Les Temps modernes*, la revue de Sartre ou *Shoah*, le film, Claude Lanzmann a été bien plus qu'un spectateur engagé. Une vie, comme il le dit lui-même sans fausse modestie, *« assez riche, multiple et unique pour mériter d'être rapportée. »* En effet.

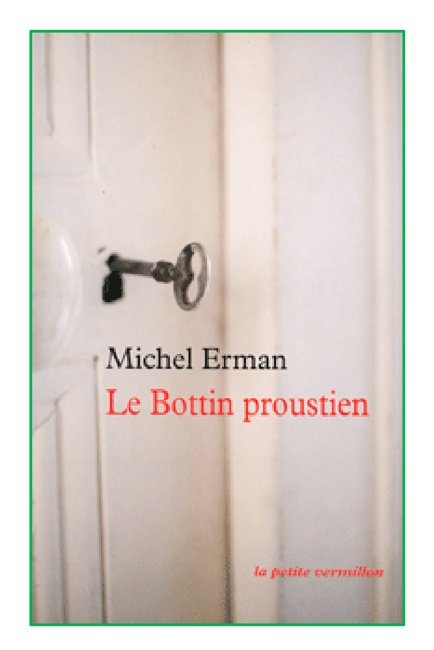
On plonge dans ce livre énorme et, tout de suite, il devient difficile de le lâcher. Parce que tout y est intéressant, ou parce que son auteur rend tout intéressant ? Les deux, probablement. Et cela fait le prix d'un livre indispensable.

Claude Lanzmann
Le lièvre de Patagonie
Folio, n° 5113
768 pages, 10,20 €

Un Bottin bien plein

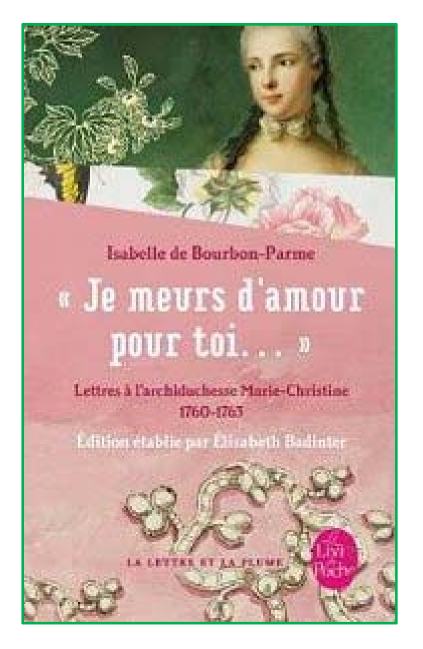
Marcel Proust et son monde : une source inépuisable d'études dont certaines peuvent détourner de l'œuvre – un comble ! Michel Erman a entrepris un travail d'apparence modeste qui propose une multitude de portes d'entrée pour retourner *À la recherche du temps perdu*. Il a établi un dictionnaire des personnages qui donne envie de retrouver ceux-ci dans l'épaisseur des pages, et en situation. Son livre est aussi un guide destiné aux distraits, s'il y en a devant pareille lecture. Qui est qui ? Ou *Who's who ?*, pour l'écrire comme Ruskin. Toutes les réponses sont là.

Michel Erman
Le Bottin proustien
La petite vermillon,
n° 338
143 pages, 5,80 €



Deux esprits bien acérés





Le point de vue des femmes n'est pas le plus répandu dans l'Histoire. En voici deux, aux 18e et 19e siècles, qui n'avaient pas leur plume en poche. Et qui inaugurent une nouvelle collection, *La lettre et la plume*.

Des hommes (faut-il le regretter ?) suivront au printemps prochain : Maupassant et Saint-Simon.

Le Livre de poche, n° 31926 et 31927
254 et 287 pages, 6 € chacun

En poche dès octobre (et donc aussi ici)

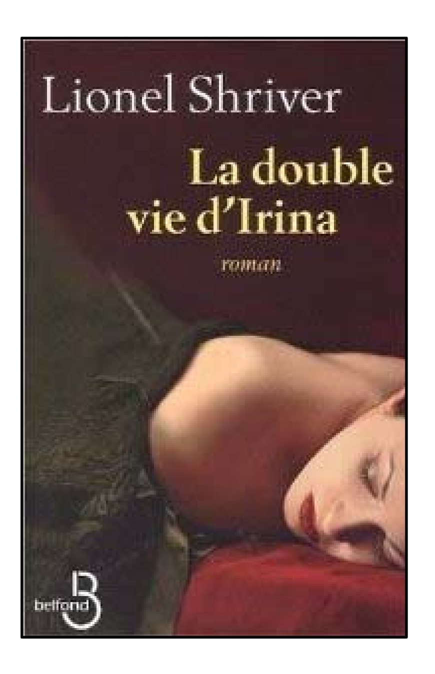


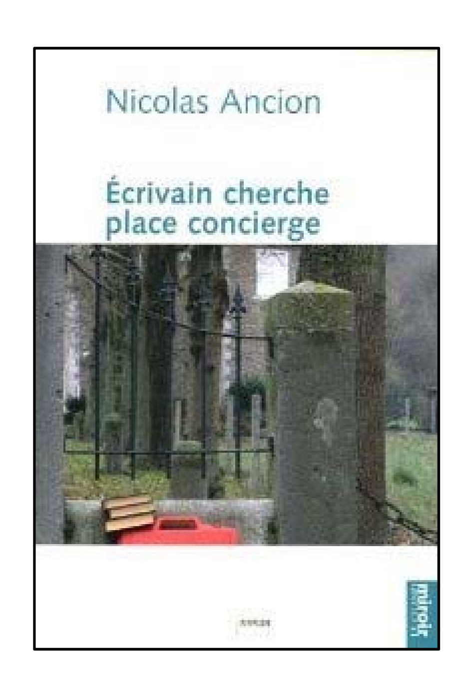
R.J. Ellory
Vendetta
Le Livre de poche
29 septembre

Emmanuel Carrère
D'autres vies que la mienne
Folio
30 septembre



Lionel Shriver
La double vie d'Irina
J'ai lu
6 octobre





Nicolas Ancion.
Écrivain cherche place concierge
Pocket
7 octobre